

ALLOCATION DU PROFESSEUR JACK GOODY,
LAUREAT DU PRIX INTERNATIONAL 1990 DE LA FONDATION FYSSEN

12 Avril 1991

Monsieur le Représentant du Ministre de la Recherche et de la Technologie,
Madame le Représentant de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris,
Madame le Président,
Messieurs les membres du Conseil d'Administration et du Conseil Scientifique,
Chers Amis et Collègues,
Mesdames, Messieurs,

En me demandant comment répondre à l'honneur que vous me faites en me décernant ce prix pour ma contribution à l'étude de l'écriture et de la cognition, je voudrais souligner le fait que, premièrement, je n'ai pas travaillé seul et deuxièmement, que mes collaborateurs et collègues appartiennent à plusieurs disciplines différentes. J'ai commencé à m'intéresser aux rapports entre les modes de communication et les performances humaines dans les domaines cognitif et social lorsque j'étudiais la littérature anglaise à Cambridge, à une époque où la discipline était très influencée par l'oeuvre du critique F.R. Leavis, oeuvre qui avait une orientation sociologico-anthropologique aussi bien que morale. Une importance particulière était donnée aux travaux de Q.D. Leavis et d'autres sur les relations entre les changements dans la production des textes, la nature du public et le contexte et la force des oeuvres littéraires. Après la guerre, revenu de plusieurs années de captivité, je rencontrai un ancien ami, Ian Watt, qui avait été plus durement éprouvé que moi comme prisonnier en Asie du Sud-Est. Or, tous les deux, nous nous étions trouvés pour la première fois dans notre vie sans livres. A notre intérêt d'autrefois pour ce domaine obscur qu'était la sociologie de la littérature, s'ajoutait la prise de conscience de ce que la vie pouvait être lorsqu'on est privé de toute lecture. Watt fournit une grande part de l'inspiration initiale de notre travail, mais mon engagement ultérieur fut plus profond, car il rendit possible une démarche historique ou même "évolutionniste" dans l'étude de quelques-uns des problèmes

que pose la différenciation entre sociétés "simples" et "complexes", problèmes centraux dans les débats et plus encore dans les classifications anthropologiques. Les différences entre les processus cognitifs pouvaient être envisagées d'une manière développementale, ce qui me rendait plus réticent à accepter le relativisme mal défini d'une grande partie du discours anthropologique.

L'essai que Ian Watt et moi avons publié avait pour titre "The consequences of Literacy". Nous essayions d'y faire une évaluation générale de la part que l'écriture, et plus spécialement l'écriture alphabétique, a joué dans l'histoire des cultures humaines. Reconnaisant notre dette à l'égard de l'oeuvre de Havelock et des membres de l'Ecole de Toronto, nous examinions les apports intellectuels des Grecs, en fonction de leur invention d'une écriture complètement alphabétique. Nous prêtions particulièrement attention aux idées de "mythe" et d'histoire, aux concepts de temps et d'espace, aux notions de démocratie, aux catégories de l'activité intellectuelle, aussi bien qu'aux notions de logique et de contradiction qui, selon Lévy-Bruhl, étaient absentes des sociétés "primitives". Tout en admettant qu'Evans Pritchard avait raison de réfuter Lévy-Bruhl, nous soutenions que la logique, dans le sens philosophique du terme, de même que les raffinements des notions de preuve et de contradiction, dépendaient de façon critique de l'utilisation de l'écriture.

Par la suite, cette recherche se poursuivit dans un volume collectif intitulé "Literacy in Traditional Societies" (1968), qui étudiait principalement des cas d'impact de l'écriture sur des sociétés tribales. Au cours de cette recherche, je fus amené à nuancer l'importance donnée à l'écriture alphabétique en Grèce, à propos de laquelle nous avons suivi de trop près les conclusions des classicistes comme Eric Havelock. J'étendis l'argument à tous les systèmes d'écriture, en partie parce que l'introduction de l'alphabet lui-même était moins bien définie que ne l'avaient suggéré auparavant les spécialistes des civilisations indo-européennes (à la différence des spécialistes des civilisations sémitiques) et en partie aussi parce que nombre des aspects considérés comme consécutifs à l'introduction de l'écriture alphabétique apparaissaient au moins de façon embryonnaire dans d'autres formes d'écriture ancienne comme, par exemple, l'écriture logographique. Les résultats de ces recherches sur les effets cognitifs des systèmes d'écriture anciens parurent dans "The Domestication of the savage mind" (1977) (La Raison graphique, 1979), qui attirait l'attention

sur le rôle des listes et des tables dans ces cultures, comme moyens d'organiser l'information selon des modes différents de la parole. J'essayai de montrer le rapport entre l'écriture et des procédés qui prennent des mots, isolés ou par paires, hors du flux de la parole pour leur donner une forme matérielle, visuelle, de sorte qu'ils puissent être manipulés et enregistrés de façons diverses. L'information contenue dans de telles listes peut alors être arrangée de manière à exploiter l'ordre hiérarchique, de haut en bas. Et ce qui est plus important, la liste des éléments (arbres ou animaux, par exemple) a un commencement et une fin bien distincts, forçant l'auteur à faire une série de choix binaires, entre inclure ou ne pas inclure tel ou tel élément. J'ai contrasté cette tendance à inclure ou exclure avec les catégories chevauchantes, et plus floues, du discours oral; en même temps, j'ai noté que le procédé lui-même pose à l'auteur de la liste des questions intéressantes, les unes profitables, les autres dénuées de sens, questions que l'on peut aisément éviter de se poser dans le discours oral.

Mon intérêt ne se limitait pas aux listes. Mettez des listes côte à côte et vous obtenez une table, cet outil fondamental de beaucoup de connaissances humaines, et parfois d'égarements humains. L'existence même d'une "case vide" suggère à beaucoup qu'il faut la remplir, opération qui peut être profitable (comme pour la table des éléments atomiques) ou absurde (comme souvent dans les sciences sociales). C'est aussi le cas du "raisonnement syllogistique", cette formalisation de la pratique orale développée par les Grecs au nom de la "logique". L'aptitude à résoudre des problèmes syllogistiques, ai-je soutenu, n'indique pas un esprit logique (excepté de façon circulaire), mais une connaissance de formules écrites. C'est ce genre de formules qui nous permet aussi d'étendre nos opérations cognitives dans le domaine des mathématiques, allant des additions successives à la multiplication et des soustractions successives à la division, etc...

Ce travail m'amena à une collaboration profitable dans le domaine des études sur le savoir lire et écrire, avec les psychologues Michael Cole et David Olsen. Le premier m'invita à coopérer dans ses recherches sur l'utilisation et les implications cognitives de l'écriture indigène vai au Libéria, un cas-test dans de telles recherches puisque l'apprentissage de l'écriture vai avait lieu en dehors de l'éducation scolaire. Nous eûmes la bonne fortune

de trouver un ensemble d'écrits dans l'écriture indigène qui illustrait amplement le rôle important que pouvaient jouer, dans la réorganisation de l'information à des fins de remémoration, la présentation logique et la vérifiabilité de l'écrit. Les résultats furent publiés dans "Ecriture et opérations formelles chez les Vai".

Les recherches se sont poursuivies dans deux directions. J'ai développé mes réserves vis-à-vis d'une part des vagues descriptions habituelles des différences entre les cultures humaines, entre les cultures primitives et avancées, traditionnelles et modernes et, d'autre part, du relativisme diffus qui règne dans l'anthropologie. Dans "The Logic of Writing and the Organisation of Society" (1986) ("La Logique de l'Ecriture", 1986), j'ai suggéré comment l'introduction de l'écriture a influencé les domaines de la religion, de l'économie, de la politique et du droit. Un des soucis majeurs dans ces études sur l'écriture a été de se distancer des dichotomies simplistes fréquentes dans les sciences sociales, afin d'essayer d'isoler certains des mécanismes à la base des changements socio-culturels; le mode de communication constitue un tel ensemble de mécanismes. Mais alors que les chercheurs s'étaient beaucoup penchés sur les effets du langage dans la vie sociale, les formes et les implications de l'écriture avaient reçu relativement peu d'attention. Telle est la situation à laquelle nous avons essayé de remédier.

Le travail avec Cole est inclus dans le volume sur "The Interface between the Written and the Oral", où j'ai rassemblé et élaboré diverses contributions sur la nature des genres littéraires (tels que le "mythe", si on peut le qualifier ainsi). En considérant la thèse selon laquelle Homère et le Rig-Veda sont des produits de ce qu'on appelle la transmission orale, il m'a paru nécessaire d'insister sur la distinction évidente entre a) les purs produits des cultures orales, b) les textes présentés oralement mais composés par écrit et c) les textes composés oralement et par la suite rédigés (et, à mon avis, généralement transformés ce faisant, du moins jusqu'à l'apparition des appareils d'enregistrement). Au cours des années 60, les magnétophones à transistors ont été mis à la disposition de l'anthropologue de terrain et pratiquement pour la première fois, nous avons été à même d'obtenir des données abondantes et fiables sur les récitations orales des cultures orales. Mes propres contributions dans ce domaine consistèrent à enregistrer,

transcrire, traduire et éditer un certain nombre de versions d'une longue récitation des LoDagaa du Ghana et du Burkina Faso, intitulée le Bagré. C'est la partie de mon oeuvre qui m'a pris le plus de temps et d'efforts (en collaboration avec mon ami de longue date, Kum Gandah) et dont je tire le plus de fierté. Rien ne me plairait davantage que de consacrer une partie de mon prix à l'édition, sous une forme ou une autre, d'autres versions du Bagré, car je suis convaincu que cet ensemble de données constitue une ressource importante pour la recherche future sur les "mentalités" des membres de sociétés orales. C'est la comparaison avec cette récitation et d'autres oeuvres de ce genre qui m'a amené à voir Homère et le Rig-Veda comme étant caractéristiques de sociétés nouvellement dotées de l'écriture plutôt que de sociétés orales.

Le volume sur "L'Interface entre l'Écriture et l'Oral" qui va bientôt être publié en France, développe aussi mon travail avec Cole sur les Vai, en examinant certains problèmes posés par des expériences psychologiques dans ce domaine, surtout quand l'écriture n'est pas traitée comme un élément historiquement cumulatif dans la société, mais plutôt comme une variable indépendante.

Mes recherches ultérieures en la matière sont plus faciles à résumer. Elles ne sont pas si étendues, car je me suis occupé d'autres sujets, quoique dans tous mes travaux, j'ai été conscient de l'intervention de l'écriture, qu'il s'agisse des instructions écrites de l'Eglise dans le domaine de la parenté, de la rédaction de livres de recettes dans le domaine de la cuisine, ou plus récemment, d'un livre que je prépare au sujet des effets sur la floriculture des religions écrites (dans leurs aspects symboliques et proscriptifs) et des progrès de la botanique. Dans ce dernier cas, il s'agit d'images peintes plutôt que de la parole écrite - en fait c'est le contraste entre ces deux formes de représentations qui devient parfois capital et qui m'a amené à étudier les icônes et l'iconoclasme de façon plus générale.

Dans ces domaines, je m'occupe surtout des aspects hégémoniques de l'écriture, de l'aide qu'elle apporte à ceux qui contrôlent les moyens de communication pour imposer leurs idées. Mais si un thème général de mes travaux a été le rapport entre l'écriture et le pouvoir, je me suis aussi intéressé à la façon dont l'écriture peut servir de ce que Jim Scott appellerait

"une arme des faibles". A cet égard, mon attention a été attirée par le rôle que les autorités policières du Brésil attribuèrent à l'écriture islamique dans la révolte des Noirs (surtout Yoruba, Nupe et Hausa) à Bahia en 1835. En effet, ce soulèvement avait été préparé de longue date et d'une façon à laquelle, selon le rapport du commissaire enquêteur, "on ne pouvait s'attendre de la part de brutes ignorantes". Il ne s'agissait pas seulement d'une plus grande aptitude à organiser, mais aussi de la force que donnait leur adhésion à une religion écrite, celle de l'Islam. Le représentant britannique à Rio parla de "leur hardiesse personnelle" et l'historien Verger, de "leur grandeur morale". Quoi qu'il en soit, les autorités brésiliennes décidèrent de renvoyer en Afrique Occidentale tous les affranchis qui savaient lire, reconnaissant bien que l'écriture "fait l'homme", pour paraphraser Bacon.

Mais, pour aborder un sujet délicat, l'écriture a aussi à certains égards, "fait la femme". C'est un lieu commun que dans les cultures orales, les hommes se réservent le gros des connaissances humaines, s'attribuant les rôles importants dans les cérémonies et les récitations de sociétés d'initiés, comme le Bagré des LoDagaa. Il en est allé généralement de même pour l'éducation scolaire dans les cultures écrites jusqu'au siècle dernier. Mais on apprenait à lire et à écrire non seulement dans le cadre institutionnel de l'école, mais aussi dans le cadre moins formaliste du foyer. Et quel que soit l'endroit où la personne apprend à lire, à l'école ou à la maison, elle jouit d'un accès plus ouvert à la connaissance que dans le cas des cultures orales, où il est plus facile d'exclure quelqu'un d'un auditoire ou d'une assemblée. Que ce soit dans les sociétés orientales, à l'époque classique, ou même dans l'Europe ancienne, il y eut des femmes qui apprirent à lire et à écrire, peut-être avec l'aide d'un père indulgent, d'une mère dévouée ou d'un frère serviable, ce qui leur découvrit le monde des livres. La situation est assez semblable à celle des peintres professionnels en Chine et dans une certaine mesure en Hollande, où des filles ont été formées à un métier essentiellement masculin. Il en résulte que nous avons une série de femmes auteurs à travers les âges, Sapho en Grèce, Murasaki Shikibu au Japon, des poétesses en Chine, beaucoup de femmes à travers l'histoire européenne, engagées surtout dans la création littéraire plutôt que dans des entreprises plus universitaires, ce qui a modifié à un certain degré l'hégémonie masculine ambiante. Une fois de plus, l'écriture a été adaptée comme arme des faibles.

Quel est l'avenir de la recherche dans le domaine de l'écriture et de la cognition ? Ce me semble être un domaine encore très fertile, surtout si le champ en est élargi pour comprendre les effets cognitifs des moyens de communication électroniques et si nous recherchons les implications des différentes formes de ce que j'ai appelé les "technologies de l'intellect" et leurs concomitants sociaux et psychologiques. Du côté physiologique, il y a l'oeuvre intéressante entreprise par Sasanuma et d'autres au Japon sur les différences hémisphériques dans le traitement des écritures logographiques (par exemple chinoise) et alphabétiques (par exemple romaine). Du côté historique, il y a le travail captivant sur les mathématiques anciennes de la Mésopotamie, par Nissen, Damerow et d'autres à Berlin, qui met en évidence le développement "logique" du calcul mathématique depuis les premières tablettes (à usage de comptabilité) jusqu'à celles, de plus en plus abstraites, "décontextualisées", du milieu du deuxième millénaire avant J.C. A mon avis, il ne peut y avoir d'analyse plus convaincante de la manière dont l'écriture donne à l'humanité le pouvoir d'agrandir, non pas ses aptitudes cognitives, qui sont fixées, mais ses capacités cognitives. Il y a beaucoup de recherches historiques et psychologiques en cours en ce moment, qui rendent le travail sur les aspects cognitifs et autres des différents modes de communication à la fois concret et, je crois, cumulatif, ce qui est un trait bien rare dans les sciences sociales. De plus, c'est un domaine auquel nous pouvons tous contribuer, de nos divers points de vue.

Je voudrais conclure en parlant d'un des problèmes sociaux actuels, liés à la recherche sur les effets cognitifs de l'écriture, à savoir l'inquiétude du public au sujet du niveau d'alphabétisation dans les sociétés modernes. Le problème a pris de l'importance au cours des cent dernières années. Auparavant, depuis 3.000 ans avant J.C., toutes les sociétés ont été partiellement alphabétisées. Ce n'est que depuis le milieu du 19ème siècle, que des sociétés se sont donné pour but l'alphabétisation universelle, afin que tous leurs membres soient capables de lire, et même, peut-être, d'écrire. L'origine de cet objectif dans la volonté d'établir une démocratie éduquée est tout-à-fait compréhensible. Mais les problèmes qui en découlent sont énormes. Les écritures alphabétiques, par exemple, présentent des difficultés inhérentes pour cette partie de la population qui a du mal à maîtriser la droite et la gauche, et donc le sens de la lecture, et qui trouve difficile jusqu'à un certain âge, de ranger ces unités très abstraites que sont les lettres, dans leur ordre

correct. Si cette difficulté n'existe pas pour les Chinois ou pour les Japonais qui se servent du Kanji, la quantité même des caractères que l'écriture logographique impose à ses lecteurs plus avancés, constitue une charge pour les enfants et crée des inégalités parmi eux. D'autres sont détournés de la lecture par un mauvais enseignement, ou par des méthodes d'enseignement différentes, d'autres par leur origine sociale et d'autres encore par une aversion personnelle. Tous ces domaines font l'objet de recherches actives de la part de spécialistes de l'éducation et de physiologistes. Mais une implication sociale de cet état de choses est que nous devons mettre l'éducation à la portée de gens de tous les âges et les encourager à y participer comme étudiants avancés malgré leurs difficultés antérieures. Il n'est que trop aisé, pour ceux d'entre nous dont la vie est centrée sur le mot écrit, de considérer ce genre de difficultés précoces en termes d'"échec", alors que nous devrions souligner que la réussite dans la société exige une gamme de talents et que l'aptitude à la lecture et à l'écriture en particulier peut s'acquérir plus tard dans la vie. Mais en tout cas l'idée selon laquelle l'écriture affecte les capacités cognitives ne vaut pas seulement à un niveau purement individuel (ce qui est la thèse implicite dans beaucoup de recherches psychologiques inspirées par Vygotsky) mais aussi bien à un niveau social. Car je puis apprendre nombre des techniques que l'écriture a rendues possibles (par exemple, le raisonnement syllogistique formel ou les tables mathématiques) sans moi-même être capable de lire ou d'écrire, et même ceux qui savent lire apprennent souvent par un enseignement oral plutôt que par la lecture.

J'ai essayé d'esquisser ici quelques-unes des voies de recherche où je me suis engagé, en partie pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, en partie dans l'espoir que d'autres poursuivront la tâche.

Jack Goody,
St. John's College
Cambridge